

Pour un sac d'échantillons de cornéenne

J'ai intégré les Mines de Paris comme élève civil, en seconde année de la promotion 56. Je souhaitais m'immerger dans l'étude des sciences de la terre, ayant pris conscience que les sciences dures, très dures, n'étaient pas faites pour moi. La porte sur le Boulevard Saint Michel était grande ouverte lorsque je la franchis pour la première fois, le 1^{er} octobre 1957. Personne n'y fit obstacle mais personne ne m'y attendait. J'appris qu'il me fallait trouver ma voie par moi-même. En très peu de temps, me fondant dans la masse, je fus adopté sans réserve et je me fis des amis que je revois encore aujourd'hui. Le premier fut un grand viking aux cheveux blonds, mal nommé Petit. Doutant de lui-même, il affichait un anticonformisme qui le poussa à aller droit vers moi : « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu n'en as pas assez de faire le singe savant ? » Il montra son étonnement qu'on puisse vouloir faire de la géologie à outrance. Toujours est-il que ce fut pour lui, avec l'amorce d'une amitié, le point de départ de l'intérêt profond qu'il porta aux sciences de la Terre.

La journée qui m'a particulièrement marqué s'est passée loin de Paris mais, là où il y a deux élèves au travail, là est notre école, qui prône la liberté et la responsabilité.

Avant d'entamer la troisième année, les six qui, parmi les soixante, avaient choisi la « mine métallique » en option, furent réunis par le professeur Pelissonnier pour un stage de terrain

d'une semaine au fond d'une vallée pyrénéenne, dans un ancien district minier. A l'hôtel qui nous hébergeait en cette dernière semaine des vacances, séjournaient les trois générations d'une famille qui se retrouvait ainsi au grand complet tous les ans. Leurs distractions n'étaient pas les nôtres !

Pendant cinq jours, répartis en trois binômes, nous ratissâmes les pentes de la montagne, à relever méticuleusement la nature des roches et à en rapporter des échantillons, afin de préciser le contexte géologique de gisements anciennement exploités et depuis longtemps épuisés.

Jean-Claude Petit et moi eûmes la tâche ingrate d'avoir à parcourir de bas en haut le versant sud d'une montagnette constituée, selon la carte géologique, d'une même roche mal identifiée. Montagnette ? Il y avait tout de même cinq cents mètres de dénivelée, depuis la petite route où nous laissions notre vieux tacot jusqu'à la crête allongée sur deux kilomètres. Nous devions jour après jour gravir la pente raide sous un rude soleil, suivant des lignes d'ascension directes, à peu près équidistantes. Quatre jours étaient passés, apportant une seule information : oui, le petit massif était fait d'une seule et même roche, homogène et facile à identifier : une dolomie à grain fin.

La bière très fraîche que nous éclusions dans un petit café du bord de route ne suffisait pas à remonter notre moral à un niveau convenable. Au débriefing de fin de journée, avant le repas du soir, Petit et moi devions faire bonne figure mais nous étions rongés de jalousie au récit des découvertes des deux autres tandems, glanées de surcroît à l'ombre d'une hêtraie. Pelissonnier restait impavide.

La cinquième journée, celle qui devait particulièrement me marquer, débuta très tôt, au petit matin. Jean-Claude, pragmatique, suggéra que nous pourrions nous cacher dans un frais bosquet près de la rivière et laisser passer la canicule. Notre rapport dirait : « comme hier et comme les trois jours précédents ». Je convins que les chances de découvrir quelque variation étaient bien faibles, mais que la règle intangible, qui régit en principe le monde de la recherche, nous obligerait à écrire que nous n'avions pas jugé utile de terminer notre relevé. Nous conclûmes que nous devions accomplir l'acte sacrificiel de la dernière ascension, pour dire la vérité sans perdre la face.

Il a fait particulièrement chaud en l'absence de la moindre brise, du moindre courant d'air. Rien de nouveau. Pas la moindre variation de faciès. Nous avons beau tester chaque échantillon offrant de minuscules nuances dans son aspect : goutte d'acide, rayure à la pointe de l'opinel, dans l'espoir que... peut-être... ce fût un calcaire dolomitique... un faciès chargé en silice... Rien, toujours rien de différent.

Tout a une fin, même une visite aux enfers. Une bouffée d'air frais nous annonça la grande proximité de la crête et en effet, nous l'atteignîmes, dominant un versant nord boisé d'une belle hêtraie où il aurait fait bon rechercher les cailloux cachés sous la feuillée... Comme, faisant une halte réparatrice à mastiquer nos sandwiches dans un flux d'air délectable, nous nous interrogeons sur les bonnes raisons qui avaient poussé le Maître à nous détourner du paradis, nous écartâmes après examen l'hypothèse d'un sadisme peu conforme à son

caractère. A l'évidence, il voulait nous faire profiter d'un vaste affleurement de roche en place, peu végétalisée et formant une coupe franche par rapport au pendage général. Le piquenique fini, les sacs bouclés, il ne nous restait plus qu'à redescendre, à moins, pour la beauté du geste, de parcourir la crête jusqu'à un petit sommet proche, en vérité seul ressaut sur les deux kilomètres de son extension. Notre quête géologique prendrait l'allure de la première ascension de l'Annapurna !

Nous avons découvert une sorte de château naturel, sculpté par l'érosion dans une pierre noire, rugueuse au contact mais lisse comme un verre à la cassure du marteau. Témoin résiduel d'une couche géologique singulière épaisse de quelques mètres, était-il, au terme de notre quête, « la toison d'or » que Pelissonier nous aurait envoyé chercher au bout du monde géologique ? Dans ce cas, pourquoi n'en avait-il rien dit ? Il n'empêche, nous n'étions pas peu fiers de ramener quelques morceaux de ce diamant noir, témoins de notre obstination.

Au débriefing final, nous nous sommes tenus cois, simulant le même découragement que les jours précédents. Pour finir le tour de table, nous avons présenté nos échantillons, comme s'il s'agissait d'une récolte de patates.

Le Maître a fait un bond. Il était excité comme un pou. « Une cornéenne ! Où l'avez-vous trouvée ? » « Au sommet de la montagnette, tout simplement. Elle nous y attendait. Mais qu'est-ce qu'une cornéenne ? » Suivit un cours « ex Cathedra », duquel il ressortit que c'était « une roche sédimentaire ayant subi un métamorphisme de contact ». Dans le cas présent, il s'agissait d'un

« faciès typique du nord des pyrénées centrales, dont la datation était d'une grande précision ». « Ainsi, conclut le Maître, vous nous rapportez une information précieuse sur la couche de dolomie que vous avez identifiée ».

Dans le fond, cela nous faisait une belle jambe. Mais pour la forme, quelle gloire, quel prestige ! Certes, ce devait rester la journée aux Mines qui m'a particulièrement marqué.

Six mois plus tard, un article signalant la caractérisation d'un massif dolomitique dans les Pyrénées centrales est paru dans les « Annales des Mines », signé Pelissonier.

À la sortie des Mines, j'ai été ingénieur-géologue au BRGM pendant deux ans. Lassé de spéculer sur des gisements inexploitable, je me suis reconverti comme ingénieur de production dans l'industrie lourde.

Jean-Claude Petit a engagé sa carrière comme exploitant minier chez Penaroya, en France puis au Maroc. Il y croyait ! Il y a tant cru que cela l'a amené au « burn out » et à une reconversion en France, dans une industrie plus conventionnelle.